

L'Action et La Presse

par Ferhat BAROUNI

Le dépouillement de ces deux journaux a été effectué sur une période de dix mois, du 1^{er} novembre 1966 au 1^{er} septembre 1967. Le total des articles entrant dans le cadre adopté par le présent numéro de l'IBLA représente un chiffre impressionnant : 700 pour *La Presse* et 500 pour *L'Action*. On comprendra sans peine qu'il était impossible de les analyser tous pour essayer de dégager une synthèse. On se contentera ici de donner une vue succincte de quelques articles plus significatifs. Mais auparavant, on a cru nécessaire de laisser parler les chiffres dans un tableau synoptique. Un coup d'œil rapide fait saisir tout de suite que le journal *L'Action* accorde à la réalité tunisienne la prédominance sur ce qui concerne l'étranger, alors que la proportion dans *La Presse*, est inversée. Pour le détail, on laissera le lecteur juger par lui-même.

	<i>La Presse</i>		<i>L'Action</i>	
	Etranger	Tunisie	Etranger	Tunisie
Beaux-Arts	75	95	37	54
Cinéma	62	44	58	47
Culture — Education	52	54	16	15
Folklore	4	8	41	39
Histoire — Géographie	14	13	16	15
Langue	30	13	13	5
Littérature	91	19	51	26
Télévision	3	14	25	83 (1)
Théâtre	46	21	30	43
Total	377	281	287	327

(1) On n'a pas tenu compte, dans ce chiffre, de chroniques quotidiennes intitulées : *Avant-hier à la Télé...*

Ce tableau souligne suffisamment la différence des centres d'intérêt et par le fait, l'orientation propre à chacun de ces deux quotidiens. Dès lors, il serait factice et arbitraire de tenter de ramasser en une vue globale une série d'articles différents quant au thème et quant à la forme. Renonçant donc à une telle fusion, nous grouperons sous les rubriques annoncées dans le liminaire, les articles ayant même tendance et même but. Le résumé de certains d'entre eux, une brève analyse d'articles, jugés plus importants, soit par le thème traité, soit par sa présentation, une recherche sommaire des caractéristiques des articles groupés sous le même thème, tel sera notre objectif.

L'ACTION

I

Un certain nombre d'articles sont à regrouper sous cette rubrique, en dépit de la diversité des sujets abordés, du fait de la tendance que manifeste l'auteur à les traiter d'un point de vue historique : aménagement de la Médina, chroniques d'émissions télévisées ou radiophoniques, etc... Sur ce terrain, l'A., qui signe Abou Houbeib (2), fournit à leur propos d'abondantes précisions, d'un intérêt non négligeable (3). On aimerait toutefois lui voir accorder des développements analogues à ce qui constitue l'objet spécifique annoncé par son titre.

C'est le propre d'un quotidien de suivre l'actualité; les comptes-rendus sont donc nombreux, des actions entreprises par les Pouvoirs publics, dans un dessein d'information. Ainsi, précise-t-on dans une série d'articles concernant la restauration de la ville ancienne (4), la destination touristique ou culturelle (musée) de vieux palais acquis par la Municipalité — tout en renseignant sur leur passé d'histoire. Mais le journal écrit aussi ses suggestions quant aux méthodes de restauration propres à respecter le style traditionnel des Souks, à l'intérieur du vaste plan de transformation de la Médina (5) envisagé par la ville.

(2) C'est le pseudonyme de M. Mahmoud Bouali, professeur d'histoire.

(3) *L'Action*, 12 août 1967. « Pour un nouvel essor de la chanson tunisienne », par exemple.

(4) *L'Action*, 18 novembre 1966.

(5) *L'Action*, 5 novembre 1966.

Les interviews des personnalités de passage à Tunis abondent et souvent rejoignent les préoccupations locales. Tel est le résumé d'une conférence de M. de Peretti sur les valeurs masculines et féminines, sous le titre : « La libération de la femme est aussi la libération de l'homme » (6).

Le journal rend compte aussi des multiples colloques tenus dans la Capitale. Citons un cas notoire : la rencontre qui eut pour objet « la femme et l'emploi » (7) et à laquelle participèrent de nombreuses personnalités venues de l'étranger. Reprenant les discussions, le représentant de *L'Action* s'arrête à une question soulevée au cours des débats, et qu'il juge importante : « L'Islam a-t-il été un frein pour l'évolution de la femme ? » Il y apporte la réponse : « Ce n'est pas l'Islam lui-même, mais la mauvaise interprétation qu'on lui a donné, qui a gêné l'émancipation féminine. D'autre part, la domination étrangère a contrecarré l'épanouissement de la Tunisienne : à l'époque, celle-ci était ignorante et ne pouvait rivaliser avec la Française sur le terrain de la culture. » Les comptes-rendus des séances font apparaître l'importance que revêt le problème de l'emploi aux yeux des responsables et des intellectuels. Problème national complexe, mais non insoluble et qui d'ailleurs se retrouve à l'échelle internationale, comme le fit observer une participante allemande.

II

Un certain nombre d'articles se penchent sur des sujets dépassant le cadre national. De l'interview de V. Monteil, réservée à *L'Action* (8), les points de vue suivants peuvent être dégagés : L'Islam a rempli en Afrique Noire, un triple rôle : linguistique, historique et commercial. Ainsi l'interdiction de la nudité a stimulé le commerce de l'habillement. Le sacrifice de l'Aïd a donné une impulsion au travail de la laine, la prohibition de l'alcool a provoqué la fabrication des jus non alcoolisés tirés du cola.

Le cinéma capte l'intérêt de notre quotidien. Des pages entières lui sont consacrées. Examinons l'une d'entre elles (9).

(6) *L'Action*, 10 mai 1967.

(7) *L'Action*, 11 novembre 1966.

(8) *L'Action*, 21 janvier 1967.

(9) *L'Action*, 11 novembre 1966. Rappelons que les spécialistes du

Elle ne contient pas moins de six interviews, deux comptes-rendus de conférences-débats sur le cinéma socialiste, six petites analyses de films et une analyse plus poussée de *L'homme au crâne rasé*, sans parler de la semaine du film suédois (10), et du Festival de Cannes (11) qui font l'objet de commentaires et de critiques.

La francophonie est un sujet qui a suscité un grand intérêt chez les responsables en Tunisie et à l'extérieur. Une vue prospective s'attache, en effet, à prévoir pour le monde de demain de grands regroupements linguistiques et culturels (12). La définition précise de la manière de comprendre la nature de cette communauté francophone a donné lieu à des séries de mises au point dont *L'Action* a fait état. Nous ne nous y attarderons pas : le point de vue de la Tunisie a été clairement explicité (13). Etant donné sa sensibilité aux valeurs de l'esprit, le nationalisme tunisien ne peut qu'encourager l'ouverture sur le monde extérieur, les contacts directs avec les autres civilisations, sans pour autant rompre les liens avec les valeurs intimes et caractéristiques de la personnalité tunisienne.

III

Dans le domaine de la littérature, il est réconfortant de constater que les articles de *L'Action* reflètent la variété irréductible des goûts et, par le fait, des points de vue. On peut s'en rendre compte à travers les propos tenus sur la littérature tunisienne, la poésie en particulier. Les diverses conceptions qu'on peut se faire de la critique littéraire s'y affrontent avec la liberté du genre, non sans provoquer parfois des répliques véhémentes. Nous n'avons pas à nous en plaindre, car nous y gagnons des développements non négligeables, par exemple sur les différentes étapes du mouvement littéraire en Tunisie, la poésie y reçoit la part du lion. (14)

On ne sera donc pas surpris de voir mis en vedette le rôle du poète Chabbi. Chacun se fait une idée de la place qui lui revient dans l'essor de la littérature tunisienne. Nous

cinéma dans ce journal étaient Farid Boughedir et Alice Ligny.

(10) *L'Action*, 1^{er} février 1967.

(11) *L'Action*, 14 mai 1967.

(12) *L'Action*, 10 novembre 1966.

(13) *L'Action*, 15 janvier 1967.

(14) *L'Action*, article de M. Abdelaziz Kacem, 30 avril 1967.

suggérons seulement que, pour essayer de rejoindre l'objectivité souhaitable, on ait toujours soin d'apporter preuves et éclaircissements, à propos de ce que l'on avance. Ainsi lit-on : « Avec Chabbi, la poésie tunisienne a fait un bon de cinq siècles ». L'affirmation est de taille et nous serions heureux d'en accepter toute la vigueur; mais en quoi consiste ce bond en avant et comment a-t-il été effectué ? Admettons l'hypothèse. Il ne s'en suit pas pour autant que Chabbi ait accompli cette performance tout seul. Il y aurait intérêt à se demander si d'autres poètes éminents n'auraient pas posé avant lui, les fondements de la poésie nouvelle (15). Un lecteur exigeant se défendra mal de penser qu'une évolution littéraire est un fait global qui connaît généralement un rythme lent : un seul poète peut avoir une influence considérable, mais il faudrait en délimiter l'impact.

Il y aurait intérêt également à s'interroger sur la valeur des affirmations que l'on lit, concernant la suprématie de la poésie, en raison de sa prédominance sur tous les autres genres littéraires. L'admettre trop facilement risquerait de consacrer la supériorité de la quantité sur la qualité. De même, la relation établie entre ce qu'un auteur appelle « le legs du passé » et l'effervescence poétique à notre époque, paraît bien fragile. Sans douter en aucune manière du génie poétique dont peuvent se prévaloir nos ancêtres les Arabes, les dissimilitudes éclatent entre l'Arabe des siècles passés et celui du vingtième siècle.

L'argument qui voit la source de l'efflorescence de la poésie dans le fait du non-engagement apparaîtra bien mince à un lecteur féru de littérature. Connaissant les noms des poètes non-engagés, il pourra aisément les compter sur ses dix doigts.

Contentons-nous de ces brèves évocations. Elles voudraient simplement rappeler que le progrès de la critique littéraire dépend de méthodes très rigoureuses d'exploration et d'exposition.

V

Nous retiendrons en ce domaine les assertions de M. Abdelhamid Attia (16), auteur de 2 œuvres inédites qui ont pour

(15) Citons entre autres Kabadou qui fut le premier à réclamer le renouvellement de la poésie.

(16) *L'Action*, 17 août 1967.

FERHAT BAROUNI

objet la lutte nationale, et d'une pièce de théâtre sur la vie de Ali Ben Ghedahem. Interviewé au sujet du roman tunisien moderne, M. A. Attia pense qu'il est encore à naître. Les essais actuels sont médiocres pour deux raisons : l'imitation du roman étranger et la superficialité. Il est vrai qu'il ne précise pas où git le défaut de l'imitation. Par ailleurs, il pense qu'une œuvre romanesque rédigée en arabe peut être moderne quant au fond et quant à la forme, mais doit pour cela répondre à une double exigence : d'abord une sorte d'épuration (il emploie le verbe « dépoussiérer ») qui éloigne le purisme, l'usage des mots pompeux et des vocables rares; puis une adaptation de la phrase arabe à la technique du roman français, par une recherche de la concision et la simplification du dialogue.

Les suggestions de l'auteur sont d'un intérêt certain; mais leur mise en œuvre s'avère grevée de quelques difficultés majeures. Citons entre autres, le problème de la ponctuation, de soi très important, bien que ses implications en arabe, puissent faire l'objet de discussions. En outre, plier la phrase arabe à une concision du type de celle qui va à la phrase française, paraît difficile à réaliser, à moins que l'on n'introduise dans la grammaire un élément nouveau, au sujet, précisément, de la ponctuation.

VII

Le livre d'Ibn Hazm : *De l'amour et des amants* (17), fait l'objet d'une analyse de M. A. Chenoufi. Après un aperçu sur les ouvrages qui ont traité le même sujet avant ou après Ibn Hazm, il émet son jugement : de toutes ces productions littéraires, *Tawq al-Hamâma* est celle qui offre le plus d'intérêt à cause de son caractère vivant, original et personnel. Ibn Hazm révèle ses propres expériences en amour ainsi que celles de son entourage, ce qu'aucun autre écrivain en langue arabe n'avait fait jusque là. Une analyse psychologique vient étoffer la description de ces expériences. Quelle est sa conception philosophique de l'amour ? L'A. souligne qu'Ibn Hazm a emprunté plus d'une donnée à la fois à l'idéalisme platonicien et au réalisme d'Aristote; qu'il soit plus proche de l'un ou de l'autre nous importe moins que ses caractéristiques propres. Ibn Hazm fait l'application de ses théories à la réalité :

l'amour est avant tout pour lui, en effet, une réalisation terrestre, marquée par la rencontre de deux moitiés complémentaires jusque là séparées. Rencontre inévitable qui donne à l'amour son caractère de fatalité. Mais si telles sont les choses, pourquoi arrive-t-il qu'on rencontre la souffrance de l'amour ? Ce ne serait là, en fait, qu'une situation passagère de l'âme qui n'a pas su répondre à l'appel de son autre moitié.

Quelle est la part de l'attrait physique dans cet amour prédestiné ? Ibn Hazm semble trancher le problème en minimisant cette part du physique entre tous les éléments constitutifs de l'amour. La recherche d'une application réelle de thèses philosophiques est donc une note caractéristique d'Ibn Hazm; elles ne lui appartiennent pas en propre, mais il les a adoptées. Un autre indice révèle l'origine de ses emprunts : un certain souci d'authenticité. On peut l'observer, par exemple, quand il dit que ce genre d'amour n'est accessible qu'à un certain nombre de personnes : entendez, de l'aristocratie, qui est son propre milieu.

L A P R E S S E

I

a) L'ART ET SES PROBLÈMES.

Dans ce domaine, les rencontres entre spécialistes et responsables ont été assez fréquentes. Citons ainsi le festival de Testour, qui a été suivi de près par *La Presse* (18). Le jour inaugural, et en présence de plusieurs troupes venant de différentes régions, M. Klibi, Secrétaire d'Etat à la Culture, prit la parole pour déterminer la portée de telles rencontres. Après avoir décrit le cadre romantique et l'enthousiasme des participants, *La Presse* s'arrête aux réflexions de M. Klibi sur l'art lui-même et les conditions qui lui assureront progrès et vie. L'art (et plus particulièrement la musique) ne saurait être défini comme un simple divertissement : conception rétrograde, qui pourrait paralyser son épanouissement. L'aspect de raffinement gratuit inhérent à l'œuvre musicale n'est pas in-

(17) *L'Action*, 30 avril 1967.(18) *La Presse*, 30 mai 1967.

compatible, en effet, avec un côté utilitaire; et c'est précisément de ce point de vue que nous avons à renouveler notre conception de l'art, notamment de la musique. Celle-ci joindra donc une efficacité éducative au divertissement qu'elle propose; ainsi comprise, elle défiera le temps et pourra revivre après une longue période de sommeil et de stagnation. D'origine andalouse, notre musique s'épanouira si nous essayons de la nourrir de nouvelles tendances propres à l'époque tout en lui gardant son aspect original. Il ne sera pas étonnant alors que ce genre de musique se montre capable de franchir les frontières et de dépasser le cadre national.

b) LA PRESSE HUMORISTIQUE.

Actuellement, aucun journal de ce genre ne paraît en Tunisie. En a-t-il toujours été ainsi ? A cette question, M. Hamadi Sahli répond par la négative et brosse le tableau de ce qu'il en fut dans le récent passé (19).

Au début du siècle, l'influence de la presse humoristique n'a cessé de se faire sentir en Tunisie. Plusieurs journaux humoristiques et satiriques ont vu le jour : *Bouguicha* aurait été le premier (fondation en 1908). L'année suivante parut *Abou Nawas*, puis ce fut le tour de *Jeha* et d'*Ould el Blal*. Les tendances de ces journaux étaient diverses : éducation, réformisme religieux, critique des mœurs modernes. Après l'affaire de Djallaz, ils disparurent et il fallut attendre 1920 pour que d'autres réapparaissent : *Annadim* (1921), *Azzahou* (1920). Le premier était le porte-parole du Vieux-Destour; on y trouvait aussi de la critique sociale (attachement aux traditions, contre l'émancipation de la femme proclamée par Tahar al-Haddâd).

1936 fut une année décisive pour la presse tunisienne, marquée par deux événements importants : la liberté de la presse et l'entrée en lice de Bayram Attounsi. On assiste alors à une transformation de cette presse humoristique. *Assourour* prit position en faveur du Néo-Destour, ainsi que *Achchabab*. Bayram Attounsi fut exilé à cause de son activité journalistique croissante; mais on enregistra néanmoins, après lui, la parution de plusieurs autres journaux.

(19) *La Presse*, 2 juillet 1967.

Par la suite, de nouvelles tentatives furent faites dans le domaine de la presse humoristique, mais ces tentatives n'eurent pas de succès; la dernière, semble-t-il, fut *Alganfoud* disparu en 1962. Quelles sont les raisons de cette disparition ? Pourquoi n'existe-t-il pas d'encouragement pour en créer d'autres ? L'A. se tait sur ces problèmes.

I I

Sans négliger l'activité culturelle en Tunisie, *La Presse* nous met en contact surtout avec la littérature étrangère. Naturellement, cette ouverture sur le monde se manifeste à travers les réflexions que suggèrent des circonstances bien déterminées. C'est ainsi que *La Presse* a rapporté succinctement les tendances littéraires évoquées à l'ouverture du 4^e Congrès des Ecrivains Soviétiques (20). M. Constantin Fedine (1^{er} secrétaire de l'union des écrivains soviétiques) y affirme les orientations de l'Union : le réalisme socialiste constitue la principale ligne de recherche artistique pour les écrivains de son pays. Cette tendance, à la vérité n'est pas également adoptée par tous les artistes et lettrés, et cette diversité procure au Congrès un certain équilibre. On sait, à ce propos, que J.-P. Sartre et Louis Aragon ont refusé l'invitation qui leur était adressée pour marquer leur désapprobation de la récente condamnation infligée à deux écrivains russes.

La Pravda, pour sa part, dans un éditorial consacré à ce Congrès, en fait l'éloge, mais sans cacher sa réticence à l'égard de certains écrivains russes. Elle reproche à quelques penseurs leur façon de présenter le passé et le présent du pays, jugée superficielle et susceptible de donner une image appauvrie de l'homme soviétique.

Les pages littéraires sont assez fréquentes dans *La Presse*. Le sommaire d'une d'entre-elles donnera une idée de leur contenu (21) : feuilleton littéraire, — présentation d'un des plus brillants poètes bulgares, — la littérature au jour le jour, — notes de lecture, — présentation d'un livre.

En tête de la page ressort en caractères gras le titre suivant : *Réflexions sur la littérature engagée aux U.S.A.* l'A.

(20) *La Presse*, 25 mai 1967.

(21) *La Presse*, 17 juin 1967.

semble répondre à Claude Simon (représentant du nouveau roman français) qui condamne la littérature américaine comme moralisante et utilitaire. Le romancier américain démontre le pourrissement d'une société et l'aspect pathologique de son état d'âme. Ces écrivains s'intéressent à la forme, aux structures, aux techniques et aux problèmes du langage. Leur production porte souvent la marque du behaviorisme. On est loin, évidemment, des romanciers-poètes dont le rôle primordial est de s'engager, d'apporter un témoignage personnel concernant les situations angoissantes, les positions adoptées (guerre du Vietnam, mort de Kennedy, racisme, etc.). Encore faut-il que la présentation en soit artistique et reste indemne d'esprit totalitaire.

Quant à la poésie, elle est sensible à l'actualité, puisque l'Américain est profondément marqué par son histoire et souvent par ses origines de minoritaire. Ainsi l'A. souligne-t-il l'importance de la littérature juive aux U. S. A. Les poètes noirs ne sont pas moins typiques. De cette littérature américaine, Claude Simon a dit : « Vouloir faire exister un roman par référence à une dite réalité est comme si on jugeait de la qualité du peintre à sa ressemblance ».

Appelé à dire son point de vue au sujet de la littérature maghrébine, M. Abdallah el-Qouiri (22) constate que cette littérature, en dépit de ses diversités d'un pays à l'autre, constitue, par ses caractères communs, une unité globale. Elle puise sa source dans un patrimoine arabe commun et son inspiration surgit d'une vieille tradition commune. La littérature maghrébine a émergé, quoique ses tentatives n'aient pas derrière elles un long passé. Mais si on la compare à la production orientale, elle est incontestablement plus en contact avec l'Occident. Par là, elle est plus ouverte sur un monde fait d'humanité et de vérité, et ce, grâce aux œuvres écrites en langue française. La littérature maghrébine tend vers un réalisme; quant à celle du Moyen-Orient, elle se caractérise par un goût du « populisme ». Après cette brève comparaison, l'A. signale qu'en Libye l'activité culturelle n'a vu le jour qu'à partir de 1952.

(22) *La Presse*, 19 avril 1967. L'A. est un écrivain libyen.

La diversité des activités culturelles en Tunisie est bénéfique par la variété des genres cultivés, bien que ceux-ci en soient encore à leurs premiers pas; pour que ceux-ci soient plus justes, il importe que les écrivains du Maghreb se réunissent fréquemment pour discuter leurs problèmes et faire en sorte que la littérature arabe réussisse à trouver une place honorable à l'échelle mondiale.

Existe-t-il une société méditerranéenne ? C'est une question posée à M. Charles Malek (23). Il est, en fait impossible de parler d'une société méditerranéenne sur le plan politique. Mais si l'on envisage la société comme un creuset où se fondent les valeurs humaines, on peut dire que cette société existe. Il y a un humanisme qui se base sur une interprétation de l'histoire commune, une interaction entre les différents pays. Un trait d'union apparaît même dans la coexistence de deux religions : en effet, bien que le Christianisme et l'Islam soient tout à fait différents, ils ont un point commun : le monothéisme. Le Liban, point de rencontre entre ces deux religions, ne pourra pourtant servir de modèle pour un rapprochement plus étendu, même s'il est arrivé à des solutions valables : pour que ce rapprochement soit plus fructueux, il faudrait des expériences plus solides. Là n'est pas, d'ailleurs, le problème capital, puisqu'une telle société doit être moderne — sans laisser perdre pour cela les grandes vertus de la tradition propre à chaque peuple. Mais il faut croire que la chose est possible, même si, comme certains le prétendent, la science détruit la civilisation.

I V

Le Dr Chabbi semble pessimiste devant la situation de la littérature tunisienne (24), si influencée par l'étranger, dit-il, qu'elle en a perdu son originalité et sa personnalité. Nos écrivains sont, pour la plupart, indifférents quant à l'enrichissement de leur patrimoine et n'ont pas de situation dans la société. L'A. ne précise pas en quoi ou comment leur situation est

(23) Professeur à l'Université américaine de Beyrouth. *La Presse*, 23 mars 1967.

(24) *La Presse*, 17 mai 1967. L'A. a soutenu une thèse de doctorat ès-Lettres intitulée : *La littérature persane à l'époque ghaznévide*, devant l'Université du Caire, le 23 janvier 1965.

mauvaise. Est-ce du point de vue matériel ? Est-ce le défaut d'encouragement « moral » ? Il est vrai de dire que tout intellectuel qui ne participe pas à l'activité culturelle n'a aucun mérite. Mais faut-il ajouter qu'une participation limitée, mais efficace, a plus de valeur qu'une participation massive et sans résultat ? Travailler quelques années à produire une œuvre de valeur qui puisse figurer aussi bien à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur, vaut mieux que d'écrire des livres propres à la consommation interne seulement.

En parlant de la littérature à l'échelle maghrébine, l'A. souligne le rayonnement littéraire du Maroc. Cela est dû, selon lui, à l'existence là-bas de « 12 revues d'un niveau honorable », d'associations culturelles, et aux activités de l'Université Mohamed V (35 œuvres ont paru depuis sa création). N'y a-t-il pas une activité similaire en Tunisie ? Faut-il compter le nombre des revues et des œuvres déjà publiées pour établir une comparaison entre les deux pays, puisque nous sommes dans le domaine des chiffres ? Pour juger de cette production, ici et là, il importe de la connaître de près. L'A. aborde ensuite la question de l'édition en Tunisie, montrant qu'il y a toujours à la fois le problème de producteur et celui du consommateur. Ce dernier est paresseux. Quant au producteur, surtout romancier, il n'existe presque pas en Tunisie : car il faut posséder une large culture et « ici, dit-il, on est pour les choses faciles ».

En résumé, nous dirons que l'effort littéraire en Tunisie laisse à désirer, puisque les producteurs sont indifférents, les consommateurs rares, et les uns et les autres superficiels.

A propos de la francophonie (25), M. F. Dachraoui nous livre quelques réflexions. Il commence par déterminer l'acception du terme : c'est le rassemblement des pays parlant français autour des valeurs humaines et l'établissement d'un lien étroit entre eux dans le cadre de la coopération et de l'entraide culturelle. Dans les pays africains, où l'usage du français est inégal, la francophonie constitue une aspiration à la formation d'une unité, entre eux d'une part, et de l'autre, avec la France. Mais ces regroupements, déjà avortés dans certaines régions de l'Afrique, pourront-ils se réaliser un jour au Maghreb ? Il semble bien que la difficulté soit extrême,

dans la mesure où l'unité organique des peuples doit conditionner les rapports politiques. Ne faut-il pas en déduire que la réalité africaine, si complexe, s'y oppose ? Comment recourir à une unité quelconque, étant donné la divergence des points de vue sur tous les plans ? Et cependant la vérité historique du XX^e s. ne se situe pas dans le cadre du nationalisme. Il est donc nécessaire de recourir à un « dépassement » pour concilier les diversités ethniques, économiques, politiques et linguistiques. Les Africains doivent comprendre que la francophonie peut jouer le rôle d'intermédiaire dans ce rapprochement. La Tunisie, elle, pourra remplir une fonction de charnière en raison de sa place géographique, et, de ce fait, elle pourra tirer bénéfice d'une situation favorable à l'épanouissement de sa personnalité.

*
**

Au terme de ce bref aperçu sur les deux quotidiens tunisiens de langue française, nous pourrions conclure ainsi :

L'Action s'attache beaucoup plus à ce qui se rapporte à la Tunisie. On y trouve surtout des reportages sur les activités nationales, quelques conférences sur la littérature et surtout sur l'art tunisiens, en particulier la peinture et la musique. D'autres articles abordent le monde de l'étranger, mais en général selon un certain rapport, même lointain, à la Tunisie.

Quant à *La Presse*, elle présente en nombre supérieur des commentaires, critiques, exposés, de littérature étrangère, de philosophie, etc... Bref, l'activité culturelle y est beaucoup plus variée, par la diversité des sujets abordés. Sa tendance est plutôt occidentale puisqu'elle est plus ouverte à ce secteur de l'univers.

D'une certaine façon les deux journaux se complètent au profit du public tunisien puisque l'un met davantage au courant de la réalité du pays, tandis que l'autre ouvre des portes sur un monde extérieur. Il va sans dire qu'il ne faut pas exagérer ce parallèle car à maintes reprises on les trouve se rencontrer sur un même thème ou un même événement culturel : cependant, comme il a été dit, les présentations diffèrent.

(25) *La Presse*, 29 novembre 1967.